



Praxis et énonciation : Greimas héritier de Saussure*

Jacques Fontanille**

Résumé: Dans les dichotomies caractéristiques du structuralisme, la praxis est du côté de la parole, du procès, du discours, de l'énonciation et du changement social, voire de la diachronie en général. Elle s'opposerait de ce fait même à l'autre versant des dichotomies : la langue, le système, la synchronie, les structures sémiotiques de l'énoncé. Pourtant, de Saussure à Greimas, la praxis est précisément responsable des évolutions permanentes et imperceptibles du système et des structures sémiotiques. Il faut donc se saisir de la praxis sous un autre point de vue, pour comprendre en quoi elle concerne pleinement le système : le point de vue de la sémiotique, produite par la praxis. Après avoir évoqué les questions touchant à l'instance à laquelle on peut imputer cette praxis, instance non-consciente ou consciente, massive ou individuelle, on montrera pourquoi elle est au moins nécessairement impersonnelle et réflexive.

Mots-clés: énonciation, manifestation, praxis, réflexivité, transmission du signe

1 Introduction

La praxis énonciative a été définie il y a une trentaine d'années (Greimas et Fontanille¹, Bertrand², Fontanille et Zilberberg³), comme regroupant l'ensemble des opérations qui, par une appropriation du système des structures profondes de la narrativité, produisent des configurations sémiotiques suffisamment stabilisées pour être disponibles pour d'autres usages, mais prises, pour cette même raison, dans un mouvement constant de remaniement des formes. Le schéma narratif canonique est l'une de ces formes, dont on sait qu'il est caractéristique des cultures européennes ; les passions et leur déroulement syntagmatique en sont d'autres, tout aussi marquées par leur appartenance culturelle. La praxis énonciative implique donc des chaînes d'opération, organisées dans le temps collectif,

et une capacité de création et de renouvellement dans la production des figures de sens, sous la contrainte de conditions culturelles.

La praxis énonciative a donc repoussé les limites de la textualité : chaque énonciation particulière se trouve mise en perspective dans la profondeur temporelle des énonciations concomitantes, antérieures, et même postérieures. Les stéréotypiques comme les innovations, les mentions rétrospectives comme les mentions prospectives, tous ces mouvements de la praxis énonciative distendent la temporalité propre au texte, et la font participer à un régime temporel qui appartient à un autre plan d'immanence : celui, justement, des pratiques.

Mais cette conception de l'énonciation n'est une invention ni de Greimas, de la sémiotique en général : elle est déjà fortement affirmée par Saussure, qui ne

*. DOI: <http://dx.doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2017.140731>

** Jacques Fontanille est Professeur émérite à l'Université de Limoges, dont il a été Président de 2005 à 2012. Il est également membre sénior honoraire de l'IUF (Institut Universitaire de France). Il a été Conseiller, puis Directeur du Cabinet de la Ministre de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche de 2012 à 2014. Ses travaux portent sur la sémiotique théorique, la sémiotique littéraire, la sémiotique du corps, des pratiques et, plus récemment, sur la sémiotique des formes de vie et les relations entre sémiotique et anthropologie. Parmi ses nombreux ouvrages, traduits en plusieurs langues (italien, espagnol, portugais, anglais) figurent : *Formes de vie* (2015, Liège, Presses Universitaires de Liège), *Corps et Sens* (2011, Paris, PUF), *Sémiotique des pratiques* (2008, Paris, PUF). Adresse électronique : (jacques.fontanille@unilim.fr).

1. Algirdas Julien GREIMAS & Jacques FONTANILLE, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991, pp. 86-89.

2. Denis BERTRAND, « L'impersonnel de l'énonciation », *Protée*, Chicoutimi, n°21/1, 1993, pp. 25-32.

3. Jacques FONTANILLE & Claude ZILBERBERG, *Tension et signification*, Liège, Mardaga, 1998, pp. 127-150.

propose pas pour autant de théorie de l'énonciation, puisque la praxis fait partie, pour lui, de la vie des signes et des langues.

2 Saussure : le signe est action et transformation incessantes

2.1 Une unité duale active et instable

Comme le rappelle Ecaterina Bulea-Bronckart⁴ :

Le signe saussurien est dual : une « entité psychique à deux faces » qui « unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique » (CLG, pp. 98-99) ; ou encore, c'est une « association de deux éléments également immatériels, mais absolument différents » (in Godel, 1957, p. 190), une « dualité incessante », le « point de jonction de deux domaines », l'« accouplement d'objets hétérogènes » (ELG, pp. 17-20). (2005b, p. 5)

Cette dualité est la source de l'instabilité du signe, car elle doit composer avec trois mouvements continus dans l'exécution de la parole : les mouvements respectifs des signifiants et des signifiés, chacun entre eux, et le mouvement entre les signifiants et les signifiés : il y a certes des « formes », mais qui se signalent d'abord par leurs déformations. Le développement suivant, extrait des ELG, est on ne peut plus clair :

Mais nous n'avons pas dit, je le reconnais, pourquoi ils [les signes] doivent s'altérer. Et il m'est facile d'indiquer la raison de cette abstention. Dès l'abord, j'ai indiqué qu'il y avait des facteurs d'altération distincts, mais *tellement mélangés dans leur effet* qu'il n'est pas prudent de vouloir à l'instant même les séparer. J'ai dit que le fait total ne pouvait se traduire avec sûreté que par le mot de *déplacement du rapport* total entre signifiant et signifié, soit que l'altération soit dans le signifiant, soit qu'elle soit dans le signifié. Donc nous prenons l'altération sans séparer ses causes ni ses formes, parce qu'il y a quelque danger à vouloir le faire sans autre forme de procès. (ELG, pp. 329-330)

Saussure ne cesse pourtant d'affirmer que le signe est une « unité », que les deux faces sont indissociables. Mais, le signe n'est une unité que dans la pensée, et plus particulièrement dans celle des linguistes : on ne peut penser linguistiquement le signe que comme une unité, justement parce qu'on cherche à isoler des unités. Mais dans l'observation, face « aux observables » de la langue, on a affaire à des mouvements relatifs continus.

A cette indissociabilité méthodologique et « de pensée », Saussure ne manque pas d'opposer l'instabilité réelle, dans la réalité sociale et culturelle, de cette même unité du signe. La raison tient simplement au fait que, dans la réalité sociale, la réunion des deux faces du signe est une action, que Saussure désigne le plus souvent comme « exécution » du système de la langue, et qui prend la forme d'un processus collectif :

Le langage n'offre sous aucune de ses manifestations une *substance* mais seulement des *actions* combinées ou isolées de forces physiologiques, physiques, mentales. (ELG, p. 197)

Etonnante affirmation, pour tous ceux qui ont lu Saussure à travers le prisme de Hjelmslev, ou de la seule vulgate structuraliste : pas de substance à mettre en forme, mais des actions innombrables. Les « actions » en question résultent d'associations entre des forces et, de ce fait, la *praxis* ici invoquée est l'explication d'une *dynamique des formes*. Signe ou langage, la dualité est à la fois et indissolublement formelle d'un côté (en pensée) et active de l'autre (dans le social), et c'est en cela que sa dualité est proprement « incessante » et s'oppose à tout « repos absolu ».

L'alternative « substance / action » a disparu chez Hjelmslev : il n'y a plus que la substance, et l'action est renvoyée au procès. La substance est logiquement située « avant » la forme, qui constitue le système (l'immanence), et qui donne lieu ensuite au procès (la manifestation). Logiquement, Greimas et Courtès le rappellent dans le *Dictionnaire* (Greimas et Courtès, 1979 : 220, point 4), la manifestation présuppose le système. C'est probablement le filtre hjelmslevien qui nous a conduit à penser que le « système », les signes et les « systèmes de signes » précèdent la parole et l'exécution linguistique ; peut-être aussi la métaphore saussurienne du « trésor » de la langue, qui serait déposé en un lieu indéterminé de la mémoire collective. Mais la dimension pratique (« les actions ») de la sémiologie saussurienne nous impose pourtant de considérer le système et le signe comme des productions méthodologiques de la pratique de l'analyse linguistique, comparables mais différentes des pratiques de production discursive de la « masse parlante ». En ce cas, le système et le signe seraient en aval de la parole et de l'action, et pas en amont.

Il nous faut donc examiner plus précisément la relation de la langue au social et au temps, via la praxis. On serait tenté de penser que la langue est dans le social et dans le temps, et qu'en somme, la praxis est extérieure (dans une réalité sociale et temporelle) à la langue elle-même. Mais Saussure dit le contraire :

[...] C'est pourquoi à aucun moment, contrairement à l'apparence, le phénomène sémiologique quel qu'il soit ne laisse hors de lui-même l'élément de la collectivité sociale : la collectivité sociale et ses lois est un de ses éléments *internes* et non *externes*, tel est notre point de vue. (ELG, pp. 289-290)

Le langage (Saussure ne parle pas ici de la langue), sous toutes ses formes, est de nature éminemment praxique, et par conséquent le social est dans le langage, et pas à l'extérieur. Il ne faut pas perdre de vue que les « actions » et autres « exécutions » massives

4. Ecaterina BULEA, « Est-ce ainsi que les signes vivent ? », *Texto!* [en ligne], Paris, vol. X, n°4, 2005. Cet article très dense a été fort utile à la conception de ce développement saussurien.

dans la parole impliquent un actant, la « masse parlante ». Cet actant est de type collectif, les propriétés de sa composition sont peu développées chez Saussure, mais nous avons pourtant affaire ici à une pratique humaine et sociale prédéterminée par les conditions de composition d'un actant collectif. Parmi les propriétés de cet actant qui sont les plus souvent mentionnées, la prééminence du *temps* et de la *transmission* frappe le lecteur de Saussure.

Le temps n'intervient pas seulement dans la seule exécution du signe : le signe comme unité est lui-même porteur d'une *tension temporelle*, générée par la coexistence en son sein du linéaire et de « l'instantané ». Le temps est impliqué dans la constitution du signe en raison même du rapprochement et de l'ajustement à opérer entre ses deux faces ; le temps social est donc intégré au signe et la vie des signes. On devrait même dire : le signe en tant qu'entité observable (et non en tant que concept théorico-méthodologique) est le produit d'une pratique qui se déploie dans le temps de la masse parlante, et qui est soumise à des tensions socio-temporelles.

2.2 La praxis de transmission

Pourtant, la langue et les signes, même soumis à cette praxis incessante, apparaissent à la fois relativement stables, en même temps que pris dans un changement irrépressible. La stabilité est l'œuvre de la convention : une fois les formes constituées, la praxis les stabilise par convention. Ecaterina Bulea s'interroge :

Pourquoi, une fois la convention établie, ne se maintient-elle pas imperturbablement et éternellement ? Si la réponse à cette question est essentiellement fondée sur le principe de l'arbitraire, elle mobilise tout autant la problématique de la transmission. (...) Bien que présente dans le *CLG*, cette notion de transmission n'y a cependant pas le même statut que dans les notes saussuriennes. [...] En effet, si [dans les *ELG*] la convention sociale peut être considérée comme un facteur de conservation, de stabilité et de résistance à l'innovation, elle est aussi le support de l'altération des signes, due au déplacement du rapport entre signifiant et signifié : ce paradoxe ne peut être résolu qu'en regard de la circulation et la transmission des signes et des langues dans le temps. (Bulea 2005b, p. 14)

Et là encore, comme pour le temps, la transmission est une praxis inhérente à la constitution même du signe, si ce n'est à son devenir anthropologique. On peut certes institutionnaliser la transmission des signes et de la langue, mais cette transmission a tout de même lieu en l'absence même de pression institutionnelle. La transmission, comme le précise Saussure, est ce à quoi précisément le signe est destiné :

Ce sera la réaction capitale de l'étude du langage sur la théorie des signes, ce sera l'horizon à jamais nouveau qu'elle aura ouvert [...], que de lui avoir appris et révélé tout un côté nouveau du signe, à savoir que celui-ci ne commence à être réellement connu que quand on a vu

qu'il est une chose non seulement transmissible, mais 1° de sa nature destiné à être transmis, 2° modifiable. Seulement pour celui qui veut faire la théorie du langage, c'est la complication centuplée. (*ELG*, p. 220)

La transmission en question est très spécifique, car elle porte sur des relations, des négations et des différences. En cela, elle est indissolublement liée au caractère conventionnel du signe, et le dote d'une « seconde vie » :

Ce qu'il y a de particulier dans le signe *conventionnel*, c'est que les disciplines qui pouvaient avoir à s'en occuper ne se sont pas doutées que ce signe était *transmissible*, et par là doté d'une seconde vie, dont on peut bien dire que ces disciplines (de même que le public en général) n'ont aucune espèce de notion. (*ELG*, p. 229).

Le signe résulte, sous ce point de vue, de l'agglomération sociale *de ses exécutions*, une production praxique. Ecaterina Bulea, qui la qualifie de *socio-praxéologique*, est particulièrement attentive à ce paradoxe : la convention à la fois fige et altère (cf. supra), et commente ainsi le seul mode d'existence où on peut l'observer et le saisir, à travers ses multiples exécutions :

Puisque le signe n'est pas une entité naturellement donnée, ni « adamiquement » créée pour être reprise et propagée (voire dégradée) par la suite, son unique « unité » repose d'emblée sur la diversité, sur une pluralité d'actes, qui est un ensemble de variantes [...] (2005b, p. 15)

Le moment fondateur du point de vue épistémologique est *la substitution de l'action à la substance* : « Le langage n'offre sous aucune de ses manifestations une *substance* mais seulement des *actions*... » (*ELG*, p. 197). Le signe saussurien n'est pas une abstraction obtenue par discrétisation de la substance, mais une « classe d'exécutions », une classe praxique. Et comme toute pratique, ce « cours praxique » n'a ni origine ni fin pertinentes : on peut théoriquement l'arrêter, mais par nature et par définition, il ne peut que « continuer ». On voit exactement le point de divergence entre ce qu'est devenue la linguistique structurale (notamment via Hjelmslev), réfléchissant au passage de la substance à la forme, puis de la forme immanente à la manifestation, et ce qu'elle aurait pu devenir, si elle avait pris en compte l'autre version, l'action au sein même du signe et du système.

Il en résulte, selon Saussure lui-même, que : « le contrat primitif se confond avec ce qui se passe tous les jours dans la langue », ce qui revient à dire que l'origine du « contrat primitif » se dilue dans tous les moments du long cours de la pratique. Autrement dit, comme il le signale (cf. supra), le signe est à la fois transmissible et modifiable, et ce sont deux faces du même type d'opérations : l'exécution dans la parole, la circulation et l'échange au sein de la masse parlante. Le signe est modifié parce qu'il est transmis, et il est transmissible parce qu'il est modifiable ; toutes les observations et réflexions portant sur la transmission au sein des sociétés humaines montrent en effet que la

mutabilité et la plasticité des productions culturelles est une condition de leur transmission, qu'elle soit synchrone ou asynchrone, au sein d'une même génération ou entre générations, et que, réciproquement, leur transmission est un vecteur puissant de leurs mutations et de leurs déformations. Bulea précise à cet égard :

Dans cette perspective, convention et circulation des signes ne se succèdent pas, elles se superposent, et en cela, la transmission annule, selon nous, le décalage entre structuration du signe et communication : les signes n'émergent et ne se réalisent que dans l'interaction, et en tant que permanente confrontation/négociation de leur propre production. (2005b, p. 15)

La socio-anthropologie de la transmission a clairement mis en évidence cette propriété signalée par Bulea : non seulement transmission et mutation sont inextricablement liées, mais en outre, cette liaison est négociable, et les observations confirment qu'elle est effectivement négociée (Dominique Jacques-Jouvenot et Gilles Vieille Marchiset, 2012). Si chaque segment ou occurrence de transmission peut être décrit comme « prise » et « reprise », le « repreneur » n'assume la reprise qu'en négociant et en reconfigurant ce qui lui est transmis, pour se l'approprier pleinement. La transmission est la pratique centrale de ce que Saussure désigne comme la « vie des signes dans la vie sociale », pour laquelle prise, reprise et dissémination sont inséparables et négociables, une fois qu'il est admis que la constitution du signe en deux faces implique nécessairement une dynamique pratique.

C'est pourquoi affirmer que le signe n'a de pertinence sémiologique que situé dans un système de valeurs, impliquerait également de reconsidérer la notion même de valeur linguistique : le réseau de relations qui la constitue serait en effet en déformation quasi permanente. Car si la transmission à laquelle le signe est destiné induit la plupart de ses variations, alors elle est également un facteur de redistribution du système de valeurs auquel participent les autres signes. Et c'est dans sa nature, rappelons-le, d'être « destiné à être transmis », c'est-à-dire constitué pour être transmis, et transmis pour être constitué. Saussure insiste :

[...] constatons tout de suite l'entière insignifiance d'un point de vue qui part de la relation d'une idée et d'un signe hors du temps, hors de la transmission, qui seule nous enseigne (expérimentalement) ce que vaut le signe. (ELG, p. 231)

Instabilité et déplacements de la valeur, socialité et temporalité de l'échange. En outre, nous évoquons plus haut le caractère synchrone ou asynchrone de la transmission. Bulea affirme encore plus fortement :

[...] la problématique de la transmission montre que la synchronie saussurienne, qu'elle soit conçue sous l'angle méthodologique ou qu'elle soit vue comme le sentiment ? par ailleurs nécessaire ? de stabilité du système que les sujets parlants ont à un moment donné, n'est pourtant pas une achronie. (2005b, p. 16)

En prolongeant cette réflexion, nous pourrions ajouter qu'en tant que point de vue méthodologique sur la langue, la synchronie est une transposition du « sentiment de stabilité du système que les sujets parlants ont à un moment donné [...] ». On comprend alors que la pratique du linguiste n'est pas entièrement dissociable de la pratique de la masse parlante (mais seul le point de vue « praxique » permet de mettre cette parenté en évidence) : elle opère des extractions, elle catégorise des phénomènes diffus et fluents, mais au plan métalinguistique, elle n'invente guère qui ne soit déjà présent au plan épilinguistique, pour reprendre une distinction chère à Antoine Culioli. Ce qui permet aux sujets parlants de croire que l'intercompréhension est possible devient ce qui permet au linguiste de croire qu'il peut postuler une stabilité comme condition de possibilité de sa pratique de description.

La diachronie est un autre point de vue sur la langue et les signes, mais un point de vue qui n'a pas le privilège du temps. Car s'il y a bien, selon Saussure, une caractéristique permanente des faits de langage, c'est bien celle du processus de leur (re)structuration interactive et temporalisée : on peut la saisir en synchronie, pour construire des relations, des classes et des paradigmes à partir des séries d'exécutions pratiques, et on peut aussi la saisir en diachronie, pour construire des règles de transformations et de reconfigurations. Mais dans les deux cas, l'objet est le même, et seul le point de vue change.

Pour montrer à quel point la vulgate structuraliste s'est fourvoyée en donnant le sentiment que la stabilité du système devrait être le point de repère de toute construction linguistique, on peut, pour finir, redonner la parole à Saussure :

Il n'y a pas d'exemple d'immobilité absolue. Ce qui est absolu, c'est le principe du mouvement de la langue dans le temps. Mouvement qui se fait de façon diverse et plus ou moins rapide selon les cas, mais fatalement. (ELG, p. 311)

[...] phénomène socio-historique qui entraîne le tourbillon des signes dans la colonne verticale et défend alors d'en faire ni un phénomène fixe ni un langage conventionnel, puisqu'il est le résultat incessant de l'action sociale, imposé hors de tout choix. (ELG, p. 102).

3 Greimas et l'énonciation en actes : manifestation, sémiologie, praxis

3.1 La génération et la manifestation

Hjelmslev étant passé entre Saussure et Greimas, on peut s'attendre à quelque épuration de cette dimension pratique. Et en effet, chez Greimas, la pratique sémiotique (au sens des opérations qui produisent des

sémioses) est restée longtemps (peut-être toujours) nettement distincte de la question de l'énonciation. Pour celle-ci, sans nous étendre sur une position déjà très connue, rappelons seulement que l'énonciation est principalement décrite comme une « schizie créatrice » (Greimas et Courtès, 1979 : 79, entrée « Débrayage », point A), le débrayage, qui projette dans le discours les catégories de la personne, du temps et de l'espace, à partir des éléments déictiques caractéristiques de l'instance d'énonciation. Ce n'est pas une praxis, c'est une seule opération formelle, une rupture d'isotopie à l'intérieur même des catégories définissant cette instance d'énonciation.

Pour ce qui concerne l'autre versant, celui de la pratique de production des sémioses, la théorie de Greimas est un peu plus explicite, notamment à propos de la « manifestation », ce concept greimassien étant le plus proche de ceux que l'on peut mobiliser pour décrire la sémiose. La manifestation résulte d'une interruption du parcours génératif. Examinons plus précisément l'entrée « Manifestation » du *Dictionnaire* :

Les différents niveaux de profondeur que l'on peut distinguer sont des articulations de la structure immanente de chacun des deux plans du langage (expression et contenu) pris séparément, et jalonnent leur parcours génératif ; la manifestation est, au contraire, une incidence, une interruption et une déviation, qui oblige une instance quelconque de ce parcours à se constituer en un plan des signes. (...) Lorsqu'il analyse les structures profondes et veut en rendre compte à l'aide d'un système de représentation quelconque, le linguiste arrête, fixe, à un moment donné, le parcours génératif, et manifeste alors les structures immanentes monoplanes à l'aide d'un enchaînement de signes biplanes (ou de symboles interprétables). De même, la distinction entre le discours abstrait et le discours figuratif peut être établie, compte tenu de l'interruption, suivie de manifestation, du parcours génératif à deux moments distincts du processus de production. (Greimas et Courtès, 1979 : 220, point 4)

Il ne s'agit pas d'un incident aléatoire qui affecterait le parcours génératif du contenu ou de l'expression, mais du principe même de la manifestation, qui affecte systématiquement les deux : *l'interruption du processus génératif*. L'interruption n'appartient pas à l'immanence et au système : ce serait même une hypothèse absurde, puisque chez Greimas, le « système » correspond aux structures profondes virtuelles, et que ces structures constituent une partie importante du parcours génératif. On ne voit donc pas, dans la théorie de Greimas, comment l'interruption du parcours génératif pourrait faire partie du parcours génératif lui-même. On ne trouvera donc pas chez Greimas de solution aussi fortement intégrée que chez Saussure : la *praxis*, si *praxis* il y a, n'est pas dans le système, pas plus que le temps de la *praxis* et du social.

Le statut de cette opération d'interruption du parcours génératif n'est pas ici précisé, et ne le sera que dans une remarque incidente et marginale de l'entrée « Énonciation » du *Dictionnaire* :

Il faut enfin ajouter une dernière remarque concernant l'aval de l'énonciation : en tant qu'acte, celle-ci a pour effet de produire la *semiosis* ou, pour être plus précis, cette suite continue d'actes sémiotiques qu'on appelle la manifestation. L'acte de signifier retrouve ici les contraintes de la substance de l'expression, obligeant à mettre en place des procédures de textualisation. (Greimas et Courtès, 1979 : 127, entrée « Énonciation », point 6)

La conjonction théorique est très explicite, mais elle a été peu remarquée et encore moins exploitée par les successeurs de Greimas : (1) l'acte d'énonciation (schizie créatrice) qui déclenche la manifestation, (2) la sémiose, issue de la manifestation, (3) la spécification de la sémiose du côté de l'expression, grâce au processus de textualisation.

Concernant la manifestation, on note également qu'elle peut être opérée par l'analyste lui-même, qui lui aussi peut interrompre le parcours génératif pour nourrir son analyse avec les catégories qu'il extrait et qu'il textualise dans le discours de son analyse. Dans ce cas, l'opération d'interruption de la génération participe d'un acte volontaire. Mais on observe aussi dans cette présentation de Greimas et Courtès que la production d'un discours de description (par l'analyste) ne procède pas autrement que celle de tout autre type de discours (par exemple : figuratif), ce qui fait écho à nos remarques antérieures à propos de la parenté entre la pratique linguistique et la pratique métalinguistique. Ce que fait l'analyste, par exemple textualiser directement les structures actantielles, ou les programmes narratifs, sans passer par leur présentation figurative (acteurs, temps, espaces), n'importe quelle instance d'énonciation peut le faire également, dans d'autres formes d'expression.

L'interruption de la génération en vue de la manifestation est donc l'acte par lequel la production de tous les discours est envisageable. Cette interruption fait partie des actes imputables à l'analyste, ou à un autre acteur d'énonciation, et d'autres instances, involontaires et non conscientes, peuvent également opérer. Comme les deux plans du langage sont concernés, expression et contenu, il faut supposer deux interruptions concomitantes (ou non concomitantes), à la même phase générative (ou à des phases différentes) sur les deux parcours génératifs. Cette seule mention d'une coordination entre deux opérations d'interruption sur les deux plans du langage, qui n'est pas envisagée explicitement par Greimas, ouvrirait pourtant directement le dialogue avec la conception saussurienne que nous venons d'exposer, et sur la complexité que l'on attend d'une *praxis*.

Le raisonnement de Greimas et Courtès est tout de même ici typiquement saussurien : le plan de l'expression et le plan du contenu peuvent être analysés séparément, tout comme les signifiants et signifiés abstraits et formels chez Saussure, mais il n'accèdent à la manifestation que par la réunion des deux plans du

langage, par la sémiose qui leur confère un nouveau mode d'existence, « sur le plan des signes » (c'est le mode *réalisé*, tout comme, chez Saussure, la « réalité » des signes constitués de la réunion du signifiant et du signifié). Les deux plans saisis et étudiés séparément sont immanents, et une fois réunis, la sémiose les « réalise ».

La manifestation n'est donc pas seulement une interruption incidente de la génération immanente, elle implique aussi une sémiose réalisante. *Interruption plus réalisation de la sémiose* : la manifestation est doublement une sortie de l'immanence. La question qui continue à se poser concerne le statut de cette « réalité » : est-elle interne au langage ?

3.2 La praxis énonciative

Autre proximité avec Saussure : tout comme chez ce dernier, les « effectuations » collectives et massives du système immanent (pour la sémiotique : les structures profondes de la narrativité), lors des opérations constitutives de la sémiose (la réunion du signifiant et du signifié pour Saussure, puis du plan de l'expression et du plan du contenu chez Greimas) déplacent sans cesse les deux plans l'un par rapport à l'autre : les possibilités d'interruption du processus génératif en vue de la sémiose ne sont alors qu'une partie d'un ensemble plus vaste d'opérations, que recouvrira plus tard⁵ l'appellation « praxis énonciative »⁶.

On mesure alors toute l'étendue de ce potentiel d'opérations :

- (i) à chaque niveau du parcours génératif, une interruption est envisageable,
- (ii) le nombre de niveaux où des interruptions sont possibles n'est pas définitivement fixé,
- (iii) le modèle prévoit des distorsions possibles entre ce qui est issu du parcours génératif (l'être immanent) et ce qui est manifesté (le paraître manifesté),
- (iv) rien dans les structures de chacun des deux parcours génératifs (celui de l'expression et celui du contenu) ne motive, ne contraint ou ne préfigure, avant leur réunion et la réalisation de la sémiose, la nature et les propriétés de ce qui sera réuni⁷.

On peut maintenant faire l'hypothèse que la praxis, pour Greimas, prend son origine dans cette double interruption de la génération : si on suppose que les structures immanentes sont stables, sinon permanentes, ce sont ces interruptions qui, conduisant à la manifestation et à la sémiose, sont à l'origine de la

formation de configuration plus ou moins complexes, qui sont à leur tour stabilisées. Cette stabilisation n'a pas lieu au sein du système virtuel des structures profondes, mais dans une sorte d'« encyclopédie » culturelle qui reste à la disposition des autres énonciations, ou qui peuvent faciliter l'automatisation ultérieure des opérations d'interruption générative. Greimas ne reprend pas le concept d'encyclopédie d'Umberto Eco, mais il doit pourtant imaginer un espace spécifique, appartenant à l'univers sémiotique, mais qui ne se confond pas avec l'espace des virtualités systémiques : cet espace, où se font et se défont les cohérences et les distinctions culturelles, est celui des « primitifs » (Greimas et Fontanille, 1991 : 86-89).

La praxis énonciative peut être définie comme « l'ensemble des actes par lesquels des discours sont convoqués, sélectionnés, manipulés et inventés par chaque énonciation particulière »⁸. A quoi il faudrait ajouter : « du point de vue de la collectivité qui assume et intègre ces productions individuelles ». Car, en effet, la praxis énonciative se caractérise également, et surtout, par sa contribution aux inflexions et reconfigurations des primitifs culturels. Dans *Sémiotique des passions*, Greimas et Fontanille précisent notamment :

La praxis énonciative est cet aller-retour qui, entre le niveau discursif et les autres niveaux, permet de constituer sémiotiquement des cultures. [...] les 'primitifs' ainsi obtenus se présentent comme des taxinomies qui, sous-jacentes aux configurations convoquées dans les discours, y fonctionnent en quelque sorte comme des connotations, distinctes des dénnotations qui résultent de la convocation des universaux. En ce sens, la praxis énonciative concilie un parcours génératif et un processus génétique et associe dans le discours les produits d'une articulation atemporelle de la signification et ceux de l'histoire. (Greimas et Fontanille, 1991 : 88)

On notera enfin que, chez Greimas, cette ébauche de praxis n'est explicitement imputée à un acteur d'énonciation que dans le cas de la production des discours de description et de la sémiose métalinguistique, et que dans les autres cas, la praxis semble opérer d'elle-même. Pourtant, s'il y a une ou plusieurs opérations, il y a nécessairement une instance opératrice, c'est-à-dire un actant, mais cet actant reste un potentiel. On parlera alors de l'« impersonnel » de l'énonciation, mais cet « impersonnel » semble avoir pour l'origine l'impossibilité d'imputer l'interruption générative et la manifestation à qui que ce soit.

L'apparition ultérieure du concept de *praxis énonciative* renforcera la parenté avec la *masse parlante* de Saussure, puisque la praxis en question n'appar-

5. Significativement, le premier tome de *Sémiotique. Dictionnaire de la théorie du langage* (Paris, Hachette, 1979), ne comporte aucune entrée « praxis » ou « praxis énonciative ». Elle n'apparaît que dans le second tome (Paris, Hachette, 1986), toujours sous la direction de Greimas et Courtés, mais en écriture collective.

6. On en trouve une mention et une mise en œuvre, dans A. J. GREIMAS et J. FONTANILLE, « La praxis énonciative et les primitifs », *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991, pp. 86-89.

7. La seule contrainte, en l'occurrence, tient au fait que les deux plans doivent être à la fois « isomorphes » (ils doivent présenter des formes compatibles et associables) et « allotopes » (ils doivent porter des isotopies différentes).

8. Jacques Fontanille, *Sémiotique et Littérature. Essais de méthode*, Paris, PUF, 1999.

tient à personne, et, s'agissant des discours en général, et même au-delà, de toutes les sémiotiques-objets possibles, elle n'est pas même assignable à une communauté linguistique. Tout au plus peut-on supposer aujourd'hui que les formes de vie sémiotiques et les formes d'existence sociales, et plus largement, les sémiosphères, pourraient procurer des cadres de référence pour identifier ce qui, du point de vue d'une sémiotique générale, jouerait le même rôle que la masse parlante de Saussure.

4 Perspectives : l'énonciation comme séquence pratique

4.1 Un champ de manœuvres

Aujourd'hui, toute énonciation particulière est donc supposée participer à un champ de manœuvres énonciatives plus large, plus général, et collectif. A cet égard, elle est d'emblée considérée au moins comme "réénonciation" d'énonciations antérieures ou contemporaines. Pour avancer sur cette question, il nous faudrait maintenant pouvoir préciser ce qu'est une énonciation pratique, ou mieux, une *pratique d'énonciation*. En effet, dès lors que l'énonciation est considérée comme réénonciation, et plus encore si elle est traitée comme « polyphonique », elle ne peut plus être limitée à l'« acte d'appropriation individuelle de la langue », même si cet acte se complexifie en une double interruption du parcours génératif de l'expression et du contenu. L'énonciation individuelle n'est qu'une phase locale dans un processus global et collectif, et qui a toujours pour effet de confirmer ou infirmer, infléchir ou transformer, assumer ou récuser une encyclopédie de primitifs sémiotiques qui n'est pas de nature individuelle.

Dès lors, l'énonciation doit être examinée sur un autre plan d'immanence que celui de la textualité. Dans une conception strictement textualiste, l'énonciation est bien seulement l'acte d'appropriation individuel de la langue, en ce sens qu'elle produit un texte particulier à partir du système linguistique et sémiotique dont elle dispose. Mais on ne peut pas fonder une énonciative collective, polyphonique, multidimensionnelle et évolutive sur le seul plan d'immanence de la textualité : elle est nécessairement d'ordre processuel et pratique, et c'est la raison pour laquelle Greimas avait choisi de la dénommer « praxis » énonciative.

A ce stade de la réflexion, nous pouvons disposer des éléments suivants :

- Toute énonciation présuppose, explore et manifeste une ou des expériences, antérieures, postérieures ou concomitantes.
- Ces expériences peuvent être somatiques, pratiques, textuelles, ou tout autres : médiatiques, scientifiques, notamment.

- Elles peuvent donc avoir été prises en charge explicitement par d'autres énonciations dont les actes et les auteurs sont identifiables (auquel cas il y a, au sens strict, énonciation, puis réénonciation), mais elles peuvent également être seulement mémorisées, partagées ou transmises, à l'intérieur d'une expérience individuelle ou collective, sans énonciation identifiable. Dans tous les cas, ces expériences ont déjà donné lieu à des sémioses, textuelles, pratiques ou existentielles.
- L'expérience en question est accessible à une *exploration réflexive*, et suffisamment malléable pour être transposée dans une autre sémiose.

L'ensemble de ces conditions constitue l'énonciation comme une pratique spécifique, *une pratique de production de sémioses à partir de l'expérience*. Nous pouvons alors tenter de proposer une séquence canonique de l'énonciation pratique.

4.2 La séquence pratique de l'énonciation

Dans son dernier ouvrage sur les modes d'existence (Latour, 2012), Bruno Latour propose de considérer que le sens advient dans le monde de l'existence par *instauration*, opération qui est définie *a minima* par l'intensification et l'extension de la présence, sans qu'il soit nécessaire de poser au préalable d'actant sujet auquel on imputerait une énonciation. L'instauration n'est imputable qu'à un état de choses dynamique, une instance diffuse et en cours d'émergence.

S'agissant plus particulièrement des pratiques, elles adviennent au sens parce qu'elles poursuivent leur cours malgré les obstacles et les résistances (en extension) et parce qu'elles ne peuvent le faire qu'en raison d'une force d'engagement qui maintient ce cours pratique (en intensification). Là aussi, cette instauration extensive et intensive ne peut être imputée qu'à une instance diffuse, plurielle, et en mouvement. L'instauration est donc la forme primaire de l'*énonciation pratique*. Il y a énonciation parce que la signification émerge de la dynamique d'un cours d'action, et de l'activité d'une instance qui est elle-même en cours d'instauration.

Quelque chose s'instaure, mais à partir de quoi ? Par transformation ou conversion de quelle autre chose ? Si l'instauration n'est pas une opération magique qui suscite du sens *ex nihilo*, elle est supposée *transformer* quelque chose, dont la signification n'est pas encore accessible, en une autre chose qui est un ensemble signifiant. De quoi la manifestation signifiante et instaurée serait-elle la transformation ? Notre réponse : elle est la transformation de l'*expérience*. L'expérience humaine en quête de sa signification devient une pratique sémiotique, dès lors qu'elle est elle-même accessible à l'expérience : cette réflexivité élémentaire

est le point de départ et la condition minimale du questionnement du sens. C'est précisément dans cette expérience réflexive que sont perçues et appréhendées l'intensité et l'extension qui sont nécessaires pour qu'il y ait « instauration ».

L'énonciation-instauration du sens pratique transforme l'expérience en manifestation signifiante : reste à décrire maintenant cette médiation énonciative. Précisons tout de suite que la pratique d'énonciation ne peut pas être une pratique sociale ou individuelle comme les autres : non seulement elle produit du sens, ce qui n'est pas le cas de toute pratique, mais en outre elle l'énonce, et elle produit une sémiologie en bonne et due forme.

La première articulation de l'expérience sera donc une *réflexion* : dans cette instauration-énonciation spécifique, *pratiquer procure le sentiment de pratiquer*. De part et d'autre du prédicat « procure le sentiment », le premier « pratiquer » est *affectant*, et le second est *affecté*. La réflexion élémentaire, dans le cours de la pratique, est un *affect*. En d'autres termes, l'affect émerge en deux phases simultanées ou successives : pratiquer, et éprouver la pratique. Quelque chose *prend* forme dans l'action, et l'affect le *reprend* réflexivement. Au cœur de l'expérience, on assiste donc à la « prise de forme », et à la « reprise ». De ce point de vue, toute praxis énonciative comporte, on l'a vu, une capacité de stabilisation ou de déstabilisation de formes, en somme des procédures qui assurent la reconnaissance des phases et des moments du cours pratique. La réflexion forme et déforme des schémas et des modèles. *Prise et reprise* sont les deux moments élémentaires de la phase réflexive de l'énonciation considérée comme une *praxis*.

La seconde articulation est la réponse à cet affect : l'affect réflexif est une demande de sens, à laquelle répond une *exploration* de cet affect, dont il résulte une sémiologie, la production d'une sémiotique-objet. Cette sémiologie peut adopter une grande diversité de plans d'expression, en alternative ou successivement : l'exploration énonciative se complète alors d'une ou plusieurs transpositions dans différentes expressions ; l'expérience peut être par exemple olfactive, ou émotionnelle, et son exploration peut conduire à des sémiologies textuelles ou visuelles.

L'*exploration* schématise et transpose une expérience. Pour ce faire, elle doit d'abord et en même temps extraire et explorer les propriétés de cette expérience, et les convertir en dépendances internes propres à une sémiotique-objet. En outre, elle intensifie, déploie et spécifie l'affect pratique : elle sollicite l'éprouvé de l'expérience pour en extraire des schémas et propriétés, pour susciter des réponses et exploiter ces réponses en les transposant d'une substance à une autre. Ce processus est particulièrement mis en évidence, par exemple, quand il s'agit de visualiser des propriétés

« invisibles » d'un corps ou d'un système physique quelconque : l'imagerie scientifique fait preuve à cet égard d'une remarquable inventivité technique, pour répondre à tous les cas d'invisibilité et d'inaccessibilité : des interactions matières/énergies sollicitent le système physique pour en obtenir des réponses (des signaux de diverses natures techniques), qui sont elles-mêmes soumises à la transposition substantielle qui les fait accéder à une sémiologie visuelle. Les produits de ces « explorations » sophistiquées sont pris en charge par la schématisation, ainsi que la spatialisation, la temporalisation, jusqu'à la visualisation finale.

L'exploration de l'expérience par l'énonciation pratique comporte au moins :

- 1/ une phase d'interaction et d'excitation des objets de l'expérience pour en extraire des propriétés exploitables (information, signaux, qualités sensibles ou physiques),
- 2/ une phase de transposition de ces propriétés et des produits de l'interaction-excitation primaire dans les propriétés correspondantes d'un domaine sémiotisable (transduction informatique, projection sur un support, organisation plastique, etc.)
- 3/ une phase de manifestation sémiotique (contenu + expression), qui se traduit par la production d'une sémiotique-objet sur son propre support et selon ses propres règles d'organisation et d'interprétation.

C'est ainsi que la double séquence de réflexion et d'exploration assure la médiation entre l'expérience primaire et la sémiotique-objet. ●

Références

- Bertrand, Denis
1993. « L'impersonnel de l'énonciation ». *Protée*. Chicoutimi, n. 21/1, p. 25-32.
- Basso Fossali, Pierluigi (éd)
2006. « Testo, pratiche, immanenza ». *Semiotiche*. Turin, n. 5. Disponible sur : <<http://www.fonurgia.unito.it/andrea/pub/semiotiche5.pdf>>.
- Bronckart, Jean-Pierre
2003. « L'analyse du signe et la genèse de la pensée consciente ». *Cahiers de l'Herne, Saussure*. Paris, n. 76, p. 94-107.
- Bulea, Ecaterina
2005a. « Linguistique saussurienne et paradigme thermodynamique ». *Cahier de la Section des Sciences de l'éducation*. Genève, Université de Genève, n. 104, p. 53-186.

- Bulea, Ecaterina
2005b. « Est-ce ainsi que les signes vivent ? ». *Texto!* [en ligne], Paris, vol. X, n. 4.
- Coquet, Jean-Claude
1984. *Le discours et son sujet*, Tome I. Paris : Klincksieck.
- Dondero, Maria Giulia ; Fontanille, Jacques
2012. *Des images à problèmes. Le sens du visuel à l'épreuve de l'image scientifique*. Limoges : Pulim.
- Fehr, Johannes
1992. « La vie sémiologique de la langue : esquisse d'une lecture des *Notes Manuscrites* de Saussure ». *Langages*. Paris, n. 107.
- Fontanille, Jacques
1999. *Sémiotique et Littérature. Essais de méthode*. Paris : PUF.
- Fontanille, Jacques
2008. *Pratiques sémiotiques*. Paris : PUF.
- Fontanille, Jacques ; Zilberberg, Claude
1998. « Praxis énonciative ». In : *Tension et signification*. Hayen : Mardaga.
- Greimas, Algirdas Julien ; Fontanille, Jacques
1991. *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*. Paris : Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien ; Courtés, Joseph
1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette (réédition PUF, 1993).
- Hjelmslev, Louis
1968. *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris : Minuit.
- Jacques-Jouvenot, Dominique et Vieille Marchiset, Gilles.
2012. *Socio-anthropologie de la transmission*, Paris, l'Harmattan.
- Saussure, Ferdinand (de)
1986. *Cours de Linguistique Générale*. Paris : Payot, Édition critique établie, introduite et commentée par Tullio De Mauro.
- Saussure, Ferdinand (de)
2002. *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.

Données pour le référencement en langue étrangère

Fontanille, Jacques

Praxis and enunciation: Greimas heir of Saussure

Estudos Semióticos, numéro spécial (2017)

ISSN 1980-4016

Abstract: *In the characteristic dichotomies of structuralism, praxis is on the side of speech, process, discourse, enunciation and social change, and even diachrony in general. It would thus be opposed to the other side of the dichotomies: language, system, synchrony, semio-narrative structures. Yet, from Saussure to Greimas, praxis is precisely responsible for the permanent and imperceptible evolutions of the system and the semio-narrative structures. It is therefore necessary to grasp praxis from another point of view, in order to understand in what it is fully concerned with the system: the point of view of semiosis, produced by praxis. After having evoked the questions relating to the instance to which this praxis can be attributed, a nonconscious or conscious, massive or individual instance, we shall show why it is at least necessarily impersonal and reflexive.*

Keywords: *enunciation; manifestation; praxis; reflexivity; sign transmission*

Pour citer cet article

Fontanille, Jacques. Praxis et énonciation : Greimas héritier de Saussure. *Estudos Semióticos*. [En ligne] Disponible sur: (www.revistas.usp.br/esse). Éditeurs du numéro: Valeria De Luca et Carolina Lindenberg Lemos. Numéro spécial, São Paulo, novembre 2017, p. 1-9. Consulté le “jour/mois/année”.
